Imhiwach

M. Peyron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1562>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.1562](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1562)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2001

Pagination : 3694-3703

ISBN : 2-7449-0207-1

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

M. Peyron, « Imhiwach », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 24 | 2001, document 148, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1562> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1562>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Imhiwach

M. Peyron

- 1 Imhiwach (sing. Amhouach, également Amaouch, Amhawish, Mahouichim, etc.), nom d'une véritable dynastie maraboutique du Maroc central ayant exercé une influence considérable sur la tournure des événements dans le Jbel Fazaz (Moyen Atlas) pendant plus de deux siècles, de 1715 à 1932. Ces personnages hors pair forcèrent le respect autant par leur piété et l'exemplarité de leur vie, que par leurs talents de prophétiseurs, de meneurs d'hommes, aussi. Image globalement positive, malheureusement ternie par le vice et la débauche qu'affichèrent certains d'entre eux lors de la décadence de leur ordre au début du xx^e siècle.

Sidi 'Ali ou Hassaïn et Mohammed ben Nasr ou 'Ali

- 2 Originaires des Ayt D'awd ou 'Ali des Ayt Sokhman, d'où ils avaient été chassés par leurs frères, ils avaient trouvé refuge plus à l'ouest chez les Ayt Wirrah, fraction des Imhiwach. Sidi 'Ali ou Hassaïn ayant pris femme et, celle-ci étant une Tamhaoucht, il optait pour ce patronyme (de la Chapelle 1931). Bien plus tard, dans le but apparent de s'offrir une authenticité chérifienne en rapport avec les visées dynasto-messianiques de Sidi Boubcher, les Imhiwach feront descendre leurs ancêtres de Moulay Driss Zerhoun (Guenoun 1933, p. 177). Leur affiliation aux *Šurafa* d'Ayt Sidi Bou Ya'qoub, quant à elle, semble être attestée de longue date (Drouin 1975, p. 54).
- 3 Les Imhiwach rayonnèrent, en premier lieu, sur les Ayt Oumalou ; en un deuxième temps, plus particulièrement sur les Ichqern, alors qu'en fin de parcours ce sont les Ayt Sokhman, voire les *igwessama* de Sidi Yahya ou Youssef, qui se sont ajoutés à leur clientèle. Se cantonnant au départ dans un rôle purement spirituel, les Imhiwach se montrent d'obédience 'nasiriyine', Sidi 'Ali ou Hssaïn ayant eu pour maître le célèbre cheikh Hmad ben Nasr à la zawiya de Tamgrout. Ainsi que nous le verrons par la suite, au xix^e siècle, pour des raisons d'ordre politique, ils se situeront franchement dans la mouvance darqawa.
- 4 Pendant la période 1715-1730, Sidi 'Ali marqua le Jbel Fazaz de son emprise spirituelle. Sa postérité fut assurée par ses trois premières femmes, bien que la quatrième épouse

(dont l'enfant mourut assez rapidement) se trouvait être la fille du caïd-makhzen ben Barakat*. Mais il s'agissait là d'un mariage de pure forme, souhaité par un officiel cherchant ainsi à neutraliser un saint personnage dont le prestige croissant lui faisait de l'ombre. Union dont il n'advient, d'ailleurs, rien de bon, Sidi 'Ali ne nourrissant aucun dessein politique. Sa réputation dans le Jbel Fazaz, il est vrai, est davantage fondée sur ses prouesses de guérisseur, d'amadoueur de bêtes sauvages et de faiseur de miracles. Du reste, la mort ne suffira pas à mettre un terme à ses prodiges. La tradition orale (avec ses répétitions coutumières) prétend qu'il fut enterré près de Ta'aricht, (mais) : « comme cette situation ne lui plaisait pas, il s'envola avec le tombeau, de lui-même ; (...) Cet emplacement ne lui plaisait pas, il déménagea vers un endroit où il y avait de l'eau et de la forêt. C'est là qu'il est enterré » (Drouin 1975, p. 84).

- 5 Outre les miracles qui lui sont attribués, son successeur, Mohammed ben Nasr ou 'Ali, consolida le prestige imhiwach grâce à sa sainteté, reconnue de tous, ce qui lui valut un immense prestige chez les Berbères Ayt Oumalou (El Mansour 1990, p. 101). Il est, par ailleurs, célèbre pour ses prophéties, dont bon nombre sont venues jusqu'à nous, en partie incomprises, en partie réalisées. La plus connue : sa prédiction selon laquelle "de sa descendance sortirait le *mahdi*" (Drouin 1975, p. 55), ou, plus exactement, que : « Le *duddjal*, ou anté-Christ (celui qui doit conquérir le monde avant l'arrivée du Christ) donnerait le jour à d'autres *duddjal*-s, parmi lesquels serait un descendant d'Amhaouch » (Michaux-Bellaire 1909, p. 31).
- 6 Mohammed ben Nasr a, par ailleurs, joué un rôle-clef lors du déplacement vers le nord des Ichqern* (Drouin 1975, p. 91), venus dans le Fazaz combler le vide laissé par le départ des Ayt Yoummour. Il procéda en leur faveur « au partage équitable des pâturages et des terres de culture du bled Lenda » (Clément 1979, p. 22).
- 7 De simple ascète, grâce à son ascendant spirituel sur les populations, ce marabout passera au stade supérieur, réunissant les fonctions religieuses et politiques qui feront de lui un digne continuateur de la tradition de Dila'*..
- 8 Nouveau rôle, donc, concrétisé par l'intervention du saint dans une querelle au sein de la dynastie 'Alawite. En effet, en 1770 il apporte son soutien à Moulay Yazid, alors prince révolté, soutien appréciable autant qu'apprécie, et qui ne sera pas oublié lorsque le sultan deviendra sultan en 1790.

Sidi Boubcher Amhaouch, le marabout-guerrier

- 9 Entre-temps, Mohammed ben Nasr étant décédé, c'est son héritier, Sidi Boubcher (Boubchel, Bou Bker, 'Abu Bakr, etc.), déjà qualifié par le chroniqueur de *duddjal* (Arnaud 1916, p. 82), qui est récompensé à sa place par une distribution en espèces sonnantes et trébuchantes, lorsque, descendu du Fazaz avec les délégations des tribus Ayt Oumalou, il apporte la *bayea* au palais royal de Meknès. On a beau être homme de Dieu, les cadeaux d'ici-bas ne sont pas à dédaigner !
- 10 Boubcher Amhaouch constitue, en quelque sorte, la bête noire des chroniqueurs marocains officiels, car depuis les Dilaïtes, dans le Fazaz jamais un remueur de tribus de cet acabit n'avait présenté pareille menace pour le pouvoir en place. Fait clairement mis en exergue par Drouin (1975, p. 56) : "Prophète et thaumaturge, chef religieux et chef de guerre, il mit la dynastie alaouïte en péril et tenta de recommencer l'épopée de Dila'."

- 11 Le pays traverse alors une crise profonde que Sidi Boubcher saura exploiter à merveille. Tandis que dans le Fazaz les tribus se bousculent pour accéder à l'Azagar, le Makhzen profite de ces tensions pour mieux asseoir son autorité. Ligne avancée de son système défensif, les Zemmour et Ayt Idrassen, Berbères du plat pays (*barabir al watae*), traditionnellement opposés à leurs frères rivaux du haut pays (*barabir al jabal*), comprenant essentiellement les Ayt Oumalou (El Mansour 1990, p. 101). S'appuyant sur les premiers, le sultan se charge, bien entendu, de maintenir une saine zizanie entre les deux groupes. Projet contrecarré par le charisme politico-religieux de Boubcher, véritable meneur d'hommes, qui réunira une formidable coalition montagnarde comptant dans ses rangs l'ensemble des Ayt Oumalou, composé des Ichqern, Izayyan et Ayt Myill de parler *tamaziyt* ; renforcé par des Ayt Seyruššen et Imermušen de l'aire linguistique *znatiya*. C'est dire ses talents de fédérateur.
- 12 En 1800, sentant poindre la menace au cœur du Jbezl Fazaz, Moulay Sliman cherche une première fois à prendre les montagnards en tenaille depuis le Tadla et le Tafilalt, mais Sidi Boubcher fait avorter la tentative. Ne voulant compter que sur des éléments sûrs, le sultan s'emploie alors à arabiser son armée, au détriment de ses contingents berbères, notamment le Ayt Idrassen, n'hésitant pas à les dresser les uns contre les autres, à les piller au besoin. Stratégie somme toute négative qui aboutit à des tensions arabo-berbères insoutenables au sein de l'armée, ainsi qu'à l'affaiblissement des Ayt Idrassen, ceci au bénéfice des Ayt Oumalou, dont la pression sur l'Azagar s'intensifie.
- 13 Les choses ne vont aller qu'en se compliquant pour le Makhzen. En 1810, les Iyerwan (Guerrouane) et Ayt Youssi rejoignent le camp Ayt Oumalou. Le 28 avril 1811, la *mhalla* sultanienne est sérieusement malmenée lors du combat d'Azrou, nonobstant l'intervention à ses côtés, le jour suivant, des Ayt Yoummour et Ayt Idrassen, ce qui limite les dégâts. Sidi Boubcher n'en sort pas moins grandi de cette confrontation. Simultanément surgit un nouveau facteur aggravant pour le pouvoir central : l'ordre religieux des ascètes *derqawa** ayant gagné du terrain dans le Fazaz, Boubcher en devient un adepte, situation qui contribue, en outre, à cimenter l'union entre *barabir al watae* et *barabir al jabal* (El Mansour 1990).
- 14 Entre-temps, la famine sévissant depuis 1813 dans le pays, le mécontentement gronde et les collecteurs d'impôts se font souvent éconduire. De plus, le blocus économique des Ayt Oumalou, voulu par le Makhzen, tourne court devant l'impérieuse nécessité de s'approvisionner en blé, sans parler des trafics alimentaires de toutes sortes qui se mettent en place. Fin 1818, au moment précis où Moulay Sliman décide d'en découdre une bonne fois pour toutes avec le *duddjal* Amhaouch, une épidémie de peste vient augmenter la misère de tout un chacun.
- 15 On connaît la suite. Arrivée au cœur du Fazaz en mai 1819, et installée près de Lenda sur l'oued Srou, la *mhalla* sultanienne est prise à partie par les tribus de la région rameutées par Boubker Amhaouch. Pire encore, le prince Ibrahim ayant fait massacrer une délégation de vieillards, femmes et enfants venue en mission de paix au camp, le deuxième jour des combats, cet acte, dernier rebondissement dans un long catalogue d'incidents arabo-berbères, va déterminer un coup de théâtre : la désertion des contingents zemmours du caïd Ibn al-Ghazi. Ceux-ci passent chez leurs frères de langue réunis sous la bannière d'Amhaouch. Défection qui coûte cher au sultan : son armée vaincue, son camp pillé, il est lui-même humilié, fait prisonnier, puis malgré tout traité avec les égards dus à un chérif ; finalement escorté jusque dans la région de Meknès et

rendu aux siens. Ainsi prend fin la bataille de Lenda, ou “affaire des Zaïans” des chroniqueurs marocains.

- 16 Rentré chez lui, il apprend la naissance d'un fils, décidément né sous une mauvaise étoile, qui sera aussitôt nommé Moulay Srou (parfois orthographié 'Srou', du nom de l'oued Srou où avait eu lieu la bataille), en souvenir du désastre de Lenda. Ainsi, au sein de la famille 'alaouïte entretient-on le souvenir de ce drame traumatisant.
- 17 Moulay Sliman ayant voulu se venger de ce retentissant échec en s'assurant de la personne de nombreux notables berbères, les guerriers de la montagne tout entière descendent derechef assiéger Meknès, réclamer la libération des leurs. Obligé de pactiser avec Amhaouch, le sultan rend les otages suite aux bons offices d'un marabout de la zawiya Sidi Hamza. Puis, harcelé par les tribus berbères, il gagne Fès, où il s'enferme en fort délicate posture, son autorité bafouée, son trône menacé. En effet, le Maroc est à deux doigts de basculer vers un changement dynastique, avec le *duddjal* de la montagne, pourquoi pas, en tant que nouveau souverain. Ainsi que le fait remarquer Drouin (1996, p. 136) : « Il s'agit à la fois de la restauration du Royaume de Dieu et de la restauration de la descendance idrisside par un Amhaouch. Cette potentialité messianique va de pair avec celle de prophétiser : nombreuses sont les prophéties, en effet, qui lui sont attribuées sans qu'on puisse faire la part de celles qui sont apocryphes et de celles qui pourraient ne pas l'être ».
- 18 Il convient, cependant, de préciser que Guennoun (1933, p. 178), écrivant à l'époque de la pénétration militaire de l'Atlas, avait été plus nuancé dans son appréciation du personnage, lequel, bien que mort depuis un siècle, n'en continuait pas moins à hanter le mental des habitants de la région : « Sa renommée vient (...) plus particulièrement de ses prédictions. Toutefois, il est bon d'ajouter que le sérieux de ses prophéties a été fortement entamé dans les esprits de tous par les démentis que leur ont donnés nos avances successives ».
- 19 Pour quelle raison ses visées dynastiques auraient-elles tourné court ? C'est que, tout simplement, la fortune changea de camp. L'armée du sultan ayant capturé Moulay La'arbi, important chef derqawa, confrérie à laquelle Amhaouch est affilié, Moulay Sliman n'hésita pas à employer cette carte maîtresse dans ses négociations avec le marabout du Fazaz. Celui-ci se voit aussitôt contraint de desserrer son étreinte autour de Meknès et de Fès, de regagner les hauteurs, et ainsi disparaît l'occasion d'une restauration idrisside.

Sidi Boubcher et le “nationalisme” berbère

- 20 L'épisode de la lutte entre Boubcher et le pouvoir central est intéressant à plusieurs titres, notamment par l'éclairage qu'il apporte au problème d'un prétendu “nationalisme berbère”.
- 21 Pour les uns, historiographes officiels du XIX^e siècle de la dynastie 'alaouïte comme Ez-Zayani et Naciri, ce nationalisme existe bel et bien. Mieux encore, il est perçu comme étant de nature à troubler l'ordre établi. On l'a vu, suite à l'affaire d'Azrou (1811) où, afin de se venger de cette défaite, le sultan fera « poursuivre et exécuter à Fès “tout ce qui sentait la berbéritude” (*zzih'at al barbariyya*) » (de Prémare 1989, p. 124). On l'a compris, aussi, après la bataille de Lenda, par la vocation de xénophobie linguistique que l'on prête aux tribus *imazighn* sous la houlette de Boubcher. Celle-ci est décrite

comme étant “dirigée contre tout ce qui parlait arabe au Maghreb” (Drouin 1975, p. 56). Une constatation identique sera faite lors de l’affaire d’Aghbala (1888); le commentateur de *l’Istiqa* prétendant alors que c’est purement par “patriotisme berbère” (Michaux-Bellaire, p. 38) que les Ichqern auraient tardé à poursuivre Sidi ‘Ali Amhaouch et les auteurs du massacre. Sans doute était-ce dans l’intérêt des chroniqueurs de perpétuer ainsi une vulgate commode qui mettait en exergue la dichotomie permanente entre une culture citadine, civilisée, avec son islam orthodoxe très pur, car s’inspirant du wahhabisme alors en vogue, et les tribus “jahiliennes” du Jbel Fazaz, entraînées par des marabouts-sorciers, prophétiseurs et innovateurs en matière de religion.

- 22 Clément a beau faire remarquer, à juste titre, que « la langue (...) est le seul critère reconnu de perception des autres » (1979, p. 37), il n’en demeure pas moins vrai, on l’a déjà démontré, que le conflit de 1820 mettant aux prises Moulay Sliman et Sidi Boubcher « était caractérisé par une pointe d’antagonisme racial entre Arabes et Berbères » (El Mansour 1990, p. 191).
- 23 Pour d’autres observateurs, en revanche, le “nationalisme” berbère ne serait qu’un trait de l’imagination. Cherchant à “enfoncer le clou”, ils font remarquer que jusque dans la littérature orale berbère on ne relève aucune trace de terme fédérateur laissant subodorer l’existence d’un sentiment nationaliste quelconque. Les termes “Berbères”, “Chleuhs”, “groupe béraber” et autres ne seraient que des appellations conventionnelles, utilisées, du reste, par des commentateurs étrangers et d’une application limitée. Dans ces conditions, ainsi peut-on raisonner, comment prétendre parler de “nationalisme” ?
- 24 C’est aller un peu vite en besogne. Il suffit, en effet, de parcourir les textes oraux recueillis dans le Moyen Atlas, et en particulier les prophéties apocalyptiques de Sidi Boubcher, pour constater que c’est, en fait, l’appellation *inselman* (“musulmans”) qui apparaît le plus souvent, en alternance avec des invocations du type *ay imaziyn* ! (“ô Berbères !”), la dichotomie *earabn/imaziyn*, quant à elle, n’étant pas moins présente. Tantôt pour marquer la différence linguistique, tantôt pour reconnaître l’unicité de la population marocaine, à l’exemple de cette *tayffart*, enregistrée chez les Ichqern en 1932 : « Je pleure les Arabes et les Berbères qui ont péri dans le Tadla, suite aux combats, c’en est fait de Bouj’ad, vos noms ont disparu ! » (fonds Roux, § 53.1.2).
- 25 Admettons que, s’il ne s’agit pas de “nationalisme” proprement dit, cela laisserait supposer l’apparition périodique tout au moins d’une forme d’“esprit de clocher”, voire de régionalisme, sous une forme ponctuellement exacerbée.
- 26 Si certaines tribus, plus que d’autres, se sont ralliées à la rébellion, qu’elles fussent de parler *tamaziyt* ou *znatiya*, elles auraient agi par simple opportunisme socio-politique. Ce serait le cas, notamment, de leurs notables, à l’exemple d’Ibn al-Ghazi et de Hassan ou Hammou, qui, à une époque marquée par la peste, et se trouvant en compétition avec d’autres groupes pour accéder aux pâturages de *l’azayyar*, auraient flairé là une façon commode de faciliter la mise en place, le cas échéant, d’un makhzen plus malléable, davantage en phase avec leurs besoins matériels : « Au moment où ils pourraient être contestés par leurs contribuables pour leur politique passée, les notables choisissent de jouer (...) la carte du régionalisme. (...) ils décident soudain de jouer contre l’État. Ce régionalisme de droite est une ruse pour garder le pouvoir dans une tribu qui n’existe plus » (Clément 1979, p. 37).

- 27 Nous estimons, toutefois, que tout en admettant les facteurs d'intérêt particulier et d'appât du gain en tant que motivations puissantes dans ce genre de situation, celles-ci ne parviennent pas, à elles seules, à expliquer le formidable phénomène dynamique que Sidi Boubcher a été à même de déclencher dans le Jbel Fazaz. À défaut du seul "nationalisme" berbère, son principal mérite semble avoir été d'organiser, "avec l'aide des Derqawa (...) un vaste rassemblement et une grande entreprise contre le pouvoir central, dans le but avoué d'une restauration berbère idrisside, contre tout ce qui menaçait l'intégrité de leur territoire (Drouin 1996, p. 1324-135).
- 28 C'est on ne peut plus clair, même si certaines tribus *tamaziyt* sont moins enclines que d'autres à se rallier au *duddjal* Amhaouch (Clément 1979, p. 26).

Sidi 'Ali Ould Lmekki (1844-1918)

- 29 Pendant les règnes des deux sultans qui ont suivi Moulay Sliman, période couvrant les années de 1822 à 1873, les successeurs de Sidi Boubcher, à savoir, Sidi ou Telha et Sidi Lmekki, moins sûrs de leur ascendant sur les populations, semblent se cantonner dans leur domaine montagnard. C'est pendant cette période qu'ils s'installent à proximité d'Aghbala n-Ayt Sokhman et qu'ils concrétisent leur alliance avec la confrérie derqawa par des mariages de circonstance.
- 30 Ce n'est que lors du règne du dernier grand monarque marocain du XIX^e siècle, Moulay Hassan I^{er}, qu'apparaîtra chez les Imhiwach un nouveau chef de taille à se mesurer au makhzen. Encore que celui-ci, Sidi 'Ali, fils de Sidi Lmekki, l'échappera belle au tout début de sa carrière. En effet : « Étant allé à Fès pour commencer ses études, la tradition rapporte qu'il y resta quinze jours et qu'il dut se sauver à pied pour échapper au sultan Moulay Hassan désireux de se venger sur un Mchaouch (*sic*), l'offense faite à son grand-père Moulay Sliman par un membre de cette famille » (Bouverot 1920, p. 53).
- 31 Une fois passée cette première alerte, Sidi 'Ali Amhaouch consolide les bases de son pouvoir, tout d'abord en recevant l'*werd* derqawi de Sidi Laârbi ben 'Abdellah al-Hawari, puis en contractant une alliance maritale avec la même famille auprès de Sidi Taïbi ben 'Abdelmalek al-Hawari, son ancien précepteur et fondateur de la zawiya derqawiyya du Ferkla. Pour Guennoun (1933, p. 179), toutefois, le personnage, « se montra, surtout en son jeune âge, capricieux, exigeant, vicieux, tout en déployant dans l'ordre religieux et politique l'activité qui devait servir ses ambitions ».
- 32 En tant qu'héritier de Boubcher, il se doit de calmer les dissensions intertribales qui sévissent dans la région ; également faire face au pouvoir naissant de Moha ou Hammou Zaïani*, aussitôt perçu comme représentant une menace pour les tribus qui occupent ce nœud orographique du Maroc central où les principaux fleuves du pays prennent leurs sources. Très rapidement, il est vrai, Sidi 'Ali a étendu son pouvoir, son rayonnement spirituel surtout, sur les Ayt Sokhman* ainsi que sur les Ichqern*, les Ayt Ihand, et les Yahya*.

L'affaire d'Agbala (1888)

- 33 Moulay Hassan I^{er}, en tournée avec sa *mhalla* dans le Fazaz, voulait intervenir chez les Ayt Sokhman pour deux raisons : primo, leur faire payer des arriérés d'impôts ; secundo, imposer un caïd-makhzen à une de leurs fractions. À ces fins, le monarque y

expédia son oncle Moulay Srouf avec un détachement de 200 cavaliers, lesquels se firent étriller par les Ayt Sokhman au passage du Tizi n-Tiyanimin, quelques kilomètres à l'est d'Aybalā : « Les cavaliers, affolés, se jetèrent les uns sur les autres, se bousculèrent, s'entre-tuèrent, et dans cette panique Moulay Srouf fut désarçonné et écrasé. Un montagnard lui coupa la gorge sans même savoir qui il était » (de Segonzac 1910, p. 57).

- 34 Lorsque la nouvelle parvint au sultan, il ne tarda pas à dépêcher le jeune caïd-makhzen Moha ou Saïd de Ksiba, razzier Aybala et les Ayt Sokhman avec ses cavaliers (Célérrier 1937, p. 139). Entre-temps, Sidi 'Ali s'était retiré dans sa résidence de montagne à Talat n-ou 'Arab en compagnie du caïd Ou-Lbaz et de 150 hommes armés. Lieu boisé, reculé, à proximité des sources de l'oued La'abid, d'où il ne put être débusqué, malgré l'envoi dans la région d'une importante *harka* makhzénienne (Michel 1994, p. 107) qui quadrilla en vain le pays jusque du côté de Boutferda et de l'Asif Melloul. Le caïd Ou-Lbaz fut finalement envoyé faire acte de soumission en immolant quatre bœufs devant la tente du chef de la *harka*, mais l'affaire ne pouvait en rester là. Ce dernier épisode sanglant entre le sultan 'alaouïte et le "sultan de la montagne" avait ravivé un contentieux déjà lourd : « Le sultan fit savoir au chérif Amhaouch qu'il lui accordait son pardon et serait heureux de le voir à sa cour. Sidi 'Ali n'eut garde de se rendre à cette invitation. Depuis lors il se tient sur la défensive... » (de Segonzac 1910, p. 57).

Sidi 'Ali au faîte de sa puissance

- 35 En effet, Sidi 'Ali Amhaouch sera obligé désormais de se tenir sur ses gardes, car sa tête est mise à prix, alors que son rival le Zaïani, qui avait en son temps mis en garde Moulay Hassan I^{er} contre la fourberie des Ayt Sokhman et de Sidi 'Ali, y gagne en prestige. Ce qui n'empêchera pas les deux rivaux, par tribus interposées, de s'affronter pendant les vingt années à venir.
- 36 Cependant, par son rayonnement auprès des populations, par le prestige et la considération qu'il en retire, Sidi 'Ali atteint là sa plénitude. Le marquis de Segonzac, seul Européen à l'avoir approché en sa maison d'Aybalā, l'une de ses quatre résidences, chacune d'elles pourvues en femmes et enfants, nous en a laissé un portrait assez vivant :
- « C'est un homme de 45 ans environ, grand, très blanc de peau, et remarquablement hirsute. Il porte toute sa barbe et de longs cheveux qu'il réunit sur le sommet de sa tête et qu'il couvre d'un simple mouchoir de coton blanc. Il a le nez un peu busqué, de grands yeux très mobiles ; la bouche large est pavée d'énormes dents, (...) la voix est forte, le verbe tranchant, le geste exubérant. La politesse tempère la brusquerie du caractère et l'intransigeance des idées, mais on sent percer dans la discussion un tempérament combatif, autoritaire, fait pour commander et combattre » (de Segonzac 1910, p. 55).
- 37 C'est un rude personnage qui est ainsi campé. En effet, chef religieux il est, chef de guerre il souhaite devenir. Aussi bien contre le Zaïani, son rival régional, que contre les chrétiens dont la menace se précise dans le Sud-Est marocain. D'ailleurs, au terme d'une fantasia improvisée en Haute Moulouya, de Segonzac l'entendra dire aux cavaliers Ayt 'Isa de son escorte : « Fabriquez de la poudre, entraînez vos chevaux, la guerre sainte est proche ! » (1910, p. 58).

- 38 Dans le secteur des entreprises guerrières, toutefois, les résultats de Sidi 'Ali Amhaouch ne seront guère à la hauteur de ses ambitions. Sa violente confrontation avec le voisin Amhazoun de Khenifra, mettant aux prises Ichqern contre Zaïan, ne sera en définitive qu'une insatiable dévoreuse d'hommes, tuant beaucoup de monde des deux côtés, affaiblissant par-là même le potentiel guerrier de la région toute entière à la veille de l'invasion chrétienne. Tout à fait caractéristique de ce conflit, la dernière grande bataille à Azrou n-Ayt Lahssen en 1909, aussi meurtrière qu'indécise, à la suite de laquelle Sidi 'Ali et Moha ou Hammou concluent une paix précaire. Chacun s'octroie des zones d'influence respectives qui auront surtout pour résultat de couper en deux Ichqern et Ayt Ihand (Guenoun 1933, p. 179).
- 39 Il était grand temps. Aux environs de Boudenib dans le Sud-Est marocain, la menace chrétienne prenait une ampleur inquiétante. Ayant déclaré le *jihad* en 1908, Sidi 'Ali partit à la tête d'une *harka* composée de contingents des Ichqern et des tribus voisines. Celle-ci, cependant, arrivait trop tard pour participer aux tristes batailles de Djorf et de Tazzouguert – véritables hécatombes pour les imaziyn, hachés menu par l'artillerie française.
- 40 Suite à ces désastres, si les éléments fidèles à Sidi 'Ali continuent à s'opposer à l'avance des colonnes dans le Tadla et l'Azayr, notamment en contribuant au succès d'El Herri (1914), et plus tard contre les convois qui ravitaillent Khenifra, cela se fera néanmoins de façon décousue. La soixantaine bien entamée, et bien que jouissant toujours du même prestige auprès des siens, le saint homme n'a plus la même poigne, ni le même ascendant moral qu'auparavant. Cela se ressent du fait du rôle secondaire qui est le sien à partir de 1914. Comme l'explique Guennoun (1933, p. 189) : « À partir de cette époque son zèle diminue et sa propagande devint moins active. Découragé par nos succès dans le pays zaïan et en Moulouya, désespérant d'ailleurs de supplanter Moha ou Hammou à la tête des tribus (...), il se contenta de prêcher la foi à son entourage immédiat et d'assurer un refuge aux fugitifs des régions passant sous le contrôle des militaires français ».

Fin de l'épopée des Imhiwach

- 41 C'est ainsi que, "entouré de respect et de considération" (Guenoun 1933, p. 181), il s'éteint en 1918 à Ta'adlount, sur le haut oued La'abid. Sa mort, "peut-être par empoisonnement" (Drouin 1975, p. 63), étant accueillie avec consternation par ses fidèles. D'autant plus que sa succession s'annonce des plus incertaines. En fait, c'est l'émiettement de l'héritage imhiwach qui s'annonce.
- 42 D'ailleurs, une brouille était intervenue en 1917 avec la famille de l'*agwerram* Sidi Taïbi al-Hawari pour une affaire de femme. Ceci est symptomatique des préoccupations des nombreux fils de Sidi 'Ali, dont le prestige est loin d'égaler celui de leur père, et dont les disputes intestines et les mœurs dissolues offrent à leurs ouailles un bien affligeant spectacle. D'un côté, donc, les Ayt Sidi Taïbi migrent à l'est chez les Ayt Wirrah et les Ayt Oum el Bekht afin de se constituer une clientèle séparée. Ils finiront, d'ailleurs, suite à l'indépendance, par survivre et sont représentés par Drouin (1975, p. 136) comme assurant une sorte de "relais mystique" dans la région. D'un autre côté, l'ancien *fqih* de Sidi 'Ali, un certain Sidi Mhand oul-Hajj*, se crée lui aussi un fief séparé auprès

des Ayt Yahya de Tounfit centré sur la zawiya de Sidi Yahya ou Youssef au pied du Jbel Toujjit (Guillaume 1946, p. 208).

- 43 Certains Ayt Sidi 'Ali, hommes de poudre autant qu'hommes de prière, auront un comportement tout à fait digne face à l'avance des troupes françaises. Ce sera le cas, en particulier de Sidi Cheikh et Sidi Mohammed ben Nasr, respectivement fils et neveu de Sidi 'Ali, qui tomberont en braves alors qu'ils chargeaient à la tête de leurs cavaliers au combat de Tafessasset, près des sources de la Moulouya, le 20 juin 1922 (Guillaume 1946, p. 223).
- 44 Quant au fils aîné de Sidi 'Ali, Sidi Lmekki, il tente effectivement de récupérer une partie de la clientèle de son père, sans y parvenir de façon durable. Par la suite, c'est lui qui, appliquant une ancienne prophétie selon laquelle la résistance se ferait à partir d'un dernier réduit (Berque 1962, p. 116), se signalera en menant au combat le dernier carré d'irréductibles lors de l'épique siège du Tazigzaout* (*ti n dzizawi*) en août 1932 – véritable Vercors berbère, où les *imjuhad* ne s'avoueront vaincus qu'après avoir été écrasés sous les bombes et les obus. Carnage sans pareil, encore présent dans tous les esprits soixante-dix plus tard. Sidi Lmekki, que ses congénères critiqueront pour les avoir menés au désastre, et sur le compte duquel ironiseront les bardes berbères, notamment après sa reddition, le 3 septembre 1932. Encore davantage après sa nomination comme caïd des Ayt Sokhman, poste qu'il occupera pendant la période 1935-42. Commentant le personnage, Berque (1962, p. 117) est, à bon escient, plutôt indulgent à son égard : "Sa figure busquée n'est pas sans rappeler le cousinage de l'homme et de ses troupeaux. Vieillesse sans rides, barbe blanche et touffue sur des chairs fraîches, beau type d'homme luttant pour la liberté ! Ne soyons pas sévères pour ces marabouts. Les chefs sont morts, ou vaincus. Ou bien composent. Eux "se lèvent". Qu'importe que ce soit au nom de croyances archaïques ! Ces interprétations du divin, en définitive, disent l'homme et sa fidélité à la Nature, sa mère."
- 45 Épitaphe raisonnable qui résume parfaitement l'ultime lutte, apparemment inutile car condamnée d'avance, menée par le dernier des chefs maraboutiques de la prestigieuse lignée imhiwach. Pôles spirituels du Maroc central qui avaient, certes, au XIX^e siècle, laissé passer leur chance d'imposer une restauration idrisside. Formidables dérangeurs, en tout cas, aux yeux du makhzen 'alaouïte, dont ils avaient bravé la suprématie au cours d'une épopée, laquelle, globalement considérée, ne s'était pas accomplie sans un certain panache. Dommage qu'elle ait sombré, face à un ennemi extérieur largement supérieur, sur fond de dissensions internes et de banales histoires de femmes.
- 46 Actuellement, les Imhiwach sembleraient avoir récupéré une bonne partie de leur prestige d'antan. L'actuel descendant, Sidi Mhand, séjourne dans sa petite zawiya de Lenda, près d'El Qbab, où les croyants continuent régulièrement à lui rendre visite, et où il m'a reçu en avril 2001. Chaque année, début septembre, en compagnie de ses frères Moulay Mhammed et Sidi 'Ali, ils célèbrent un petit *mussem* au Tazigzaout afin d'honorer la mémoire des héros tombés là-bas. Les anciennes prophéties des Imhiwach, notamment celles concernant Lenda et symbolisant le retour des temps meilleurs, continuent à circuler dans la région.

BIBLIOGRAPHIE

FONDS ROUX, IREMAM, Aix-en-Provence, documents en tamazigt.

Anonyme de Fez, *Houlal el-Bahya (Chronique de la vie de Moulay el Hasan)*, trad. - L. Coufurier, Archives marocaines, t.VIII, 1906, p. 330-395.

ARANAUD E.(Cdt), “La région de Meknès”, *Bull. Soc. Géo. du Maroc*, Rabat, n° 2/1916, p. 81-86.

BENDAOU (Cne), “Notes sur le pays zaïan”, *Archives, berbères*, Leroux, Paris, 1917, p. 304-306.

BERQUE, J., *Le Maghreb entre deux guerres*, Seuil, Paris, 1962, p. 114-117.

BIDWELL, R., *Morocco under colonial rule*, Londres, F. Cass, 1973, p. 141.

BOUVEROT (Cdt), “Ras Moulouya”, *Bull. Soc. Géo. du Maroc*, Rabat, n° 1/1920, p. 44-58.

CÉLERIER, J., “La croisée des routes marocaines en Haute Moulouya”, *Mélanges de Géographie et d’Orientalisme offerts à E.F. Gautier*, Tours, 1937, p. 131-151.

CHAPPELLE (Lieut. de la), “Le sultan Moulay Ismaïl et les berbères Sanhaja du Maroc central”, *Archives Marocaines*, t. XXVIII, Paris, 1931.

CLÉMENT, J.-F., “Révoltes et répressions au Maroc”, *Al-Asas*, Salé, n° 13/janv-fév., 1979, p. 20-40.

DROUIN J., *Un cycle oral hagiographique dans le Moyen Atlas marocain*, Paris, Sorbonne, 1975, p. 54-134.

DROUIN J., “Mystique et politique : traditions étiologiques d’une fondation maraboutique au Maroc”, *LOAB*, n° 24/1996, pp. 129-146.

GUENNOUN, S., *La montagne berbère : les Aït Oumalou et le pays zaïan*, Rabat, Omnia, 1933.

GUILLAUME (Gal), *Les berbères et la Pacification du Maroc central*, Paris, Lavauzelle, 1946.

MANSOUR (el) M.B., *A history of Morocco under the reign of Mawlay Sulayman*, Menas Press, 1990.

MICHAUX-BELLAIRE, “Notes sur les Amhaouch et les Ahançal”, *Arch. berb.*, II, 1917, p. 20.

MICHEL, “Itinéraires de la Mhalla (1757-1900)”, *Maroc-Europe*, 7, 1994, p. 81-115.

PRÉMARE (de) L., *Prédicateurs profanes au Maghreb*, Edisud, Aix-en-Provence, 1989.

SEGONZAC (de), *Au cœur de l’Atlas*, 1910.

INDEX

Mots-clés : Maroc, Personnage